

L'AVIATEUR PALLI

Il y a quelques années déjà, je me suis trouvé de passage, au printemps, dans la haute vallée de l'Isère⁽¹⁾.

Un matin, après avoir quitté Bourg-Saint-Maurice, je m'engage à pied, sur la grand'route, dans la direction de Sainte-Foy. Je laisse, à ma gauche, la profonde échancrure du Petit-Saint-Bernard, et j'ai tout le loisir d'admirer, à ma droite, la sombre et magnifique forêt de Malgovert dont les sapins revêtent de leurs lourdes draperies les flancs rocheux de la montagne.

Le temps était incertain, comme il arrive fréquemment au mois de mars. Car on se trouvait, il m'en souvient, sur la fin de mars. Le vent soufflait du nord et tous les sapins de la forêt vibraient à ce contact, pareils aux cordes d'un gigantesque instrument. Il en résultait une musique grave et profonde, qui me remplissait d'un plaisir où se mêlait un peu d'effroi, car c'est quelque chose de beau et de terrible tout ensemble, que cette grande voix des sapins qui chantent en chœur, sous l'archet invisible du vent.

Puis le calme se rétablit. Les nuées qui couraient au ciel s'arrêtèrent et s'épaissirent. La brume abaissa ses lourdes volutes au flanc des monts et sembla vouloir tomber jusqu'au fond de la vallée.

⁽¹⁾ Ces pages ont été écrites vers 1925. Dans ce récit, comme dans quelques autres du même recueil, le lecteur voudra bien procéder, en ce qui concerne les dates, aux transpositions nécessaires.

C'était dommage. J'aurais préféré le vent. Il est assez agréable de se débattre contre le vent : c'est un ennemi loyal et franc, qui vous prend aux cheveux et vous crie : « Défends-toi ! nous allons voir qui de nous deux sera le plus fort... ou le plus décidé !... » La brume, au contraire, est une bête sournoise et perfide, qui commence par vous boucher les yeux.

J'arrive néanmoins à Sainte-Foy, petit bourg coquettement assis au sommet d'un énorme talus de rochers qui dégringolent sur la rivière, en formant une gorge profonde et noire. Sans perdre de temps je vais frapper à la porte de M. Arpin, dont la réputation d'amabilité et d'obligeance était parvenue à mon oreille.

Et c'était, certes, une réputation méritée. Je trouve M. Arpin seul chez lui. C'est un robuste vieillard ; instituteur en retraite, il a passé plus de quarante ans de sa vie à instruire et élever les nouvelles générations, qui remplacent peu à peu les anciennes sur ce sol rude et beau. Fils lui-même de la montagne, il garde en son cœur le secret et profond amour de ces gazons fleuris, de ces sombres forêts, de ces roches sauvages qui n'ont point cessé d'enchanter ses yeux.

— Monsieur Arpin, lui dis-je presque aussitôt, quel beau pays que le vôtre !

— Un beau pays, oui, me répond-il avec conviction, c'est un beau pays ! Mais vous réussissez mal, aujourd'hui, pour venir l'admirer. Avec ce brouillard...

Je connus qu'il partageait mon aversion pour le brouillard, et cette communauté de sentiments nous lia tout de suite davantage.

— Par ciel clair, poursuivit-il, le coup d'œil en vaut la peine. On a le mont Pourri qui se dresse tout debout, devant soi, comme le gardien de la contrée.

Et c'est un gardien d'une jolie taille, allez : près de quatre mille mètres !

— Oui, ma foi, voilà une taille assez... respectable ! Mais aussi, un gardien qui n'est commode pour personne, paraît-il, votre mont Pourri... De temps en temps, il lui faut son homme à exterminer. Il y a deux ou trois ans, n'a-t-il pas choisi, comme victime, un jeune officier aviateur italien ?...

— Palli, voulez-vous dire ? En effet, l'infortuné jeune homme, c'est le mont Pourri qui l'a tué. On rapporta son corps à la mairie de Sainte-Foy, quand on l'eut retrouvé, et je fus des premiers à le voir. La mort n'avait point altéré son visage : on eût dit qu'il dormait. C'était une charmante figure. Vingt-trois ans... Pauvre jeune homme !...

Et M. Arpin se mit à me raconter, avec émotion, de quelle façon avait été retrouvé le corps du malheureux Palli et comment cette mort si triste était survenue. Mais, bien entendu, sur beaucoup de points on en était réduit — M. Arpin comme tout le monde — à de simples conjectures. Le véritable secret de sa mort, Palli l'a emporté avec lui.

— Au reste, acheva M. Arpin, l'endroit où l'on a retrouvé le corps de ce pauvre garçon n'est pas très éloigné d'ici, et si vous désirez vous rendre compte, de vos propres yeux, rien n'est plus facile. Sur le bord de la route, on a élevé un monument, un humble monument, pour conserver ce souvenir. C'est un pèlerinage qui en vaut bien un autre... Voulez-vous que je vous attende ici ? vous me trouverez à votre retour et je vous montrerai son portrait, à la mairie, dans la salle même où son corps fut exposé...

Et en m'indiquant le chemin, le bon vieillard me répétait, avec l'accent d'une douleur profonde et toujours présente :

— Pauvre jeune homme !... Vous verrez. C'était une charmante et sympathique figure... Ah ! ce fut une bien triste fin que la sienne, et qui a consterné tout le pays... Pauvre, pauvre enfant !... »

Je m'éloigne dans la direction qui vient de m'être indiquée. Je n'ai qu'à suivre la route, encore couverte de neige et qui rampe au flanc de la vallée pour se prolonger jusqu'à Tignes et Val-d'Isère !

La brume s'est suspendue à mi-pente. Elle me cache la cime du mont Pourri. J'en vois seulement la base rocheuse et massive, que l'Isère vient battre de ses flots, avec un sourd grondement.

Je traverse le pittoresque hameau de La Thuile et, un peu plus loin, je fais la rencontre d'une fillette de treize ou quatorze ans : le costume qu'elle porte imite, par certains côtés, celui de la ville, mais elle a conservé, comme un riche diadème sur son frais visage la charmante « frontière », la coiffure traditionnelle des femmes de la Haute-Tarentaise. Ils forment, ce visage avec cette « frontière », un si gracieux ensemble que je ne résiste pas au désir de les interroger, peut-être dans la secrète intention de les examiner un peu plus longtemps.

— Mademoiselle, s'il-vous-plaît, le monument Palli ? est-ce encore bien loin ?

— Oh ! non, Monsieur, me répond-elle d'une voix claire et douée, avec cet accent un peu traînant qui est particulier aux gens de nos montagnes. La neige le recouvrirait complètement, cet hiver, mais, depuis deux ou trois jours, on recommence à l'apercevoir. Il n'y a qu'à suivre la route. Vous traverserez un tunnel sous la neige, et, quelques pas plus loin, à main droite, vous trouverez...

Un tunnel sous la neige ? Diable !... Enfin n'importe, cela me changerait des tunnels sous la

roche, car je venais d'en franchir plusieurs de ce dernier genre.

J'arrive en effet au tunnel annoncé. Une avalanche avait chargé la route d'un monticule de neige, si haut que l'on avait dû creuser une galerie tout au travers, avec la pelle et la pioche, afin de passer de l'autre côté.

J'avance de quelques pas encore, en regardant avec attention sur ma droite. Et je devine enfin, plutôt que je ne vois, ce que je cherchais. L'excellente jeune fille m'avait fort exactement renseigné : la neige est tombée si épaisse, pendant l'hiver, qu'elle couvre encore, en grande partie, l'humble monument : c'est à peine si j'entrevois l'extrémité d'une pierre qui émerge.

Je m'arrête devant cette pierre et, des deux mains, j'écarte cette neige. Ce travail terminé, je peux lire enfin l'inscription, gravée sur une simple borne de granit debout sur le bord de la route⁽¹⁾.

AU
CAPITAINE AVIATEUR
NATALE PALLI
De
L'ARMÉE ITALIENNE
MORT LE 22 MARS 1919
LE DEPARTEMENT
DE LA SAVOIE

Puis, relevant la tête, je regarde devant moi. Au fond de la vallée, la rivière. De l'autre côté de la rivière, le mont Pourri qui dresse ses flancs terriblement abrupts, et le brouillard, qui en voile la cime, ne m'en laisse apercevoir que la base, encore

⁽¹⁾ Il y a une petite erreur dans l'inscription. C'est le 20 mars que Palli est mort, et le 21 que son corps a été retrouvé.

toute revêtue de neige. C'est sur une neige pareille, juste en face de moi, que l'on a recueilli, le 21 mars 1919, le corps inanimé de l'infortuné Palli.

Et seul auprès de cette pierre, regardant le mont sinistre et me rappelant ce que M. Arpin m'avait raconté, j'essaye de reconstituer le tragique événement.

Natale Palli s'était engagé à vingt ans, dans l'aviation italienne, et il s'était vite signalé comme un brillant pilote. Il avait fait toute la Grande Guerre qui dura, pour nos alliés, de 1915 à 1918, et, sur tout le front italien, du Tyrol à la Dalmatie, et de l'Adda à l'Isonzo, il avait partout porté l'ombre de ses ailes. Il était devenu l'ami et le compagnon de Gabriele d'Annunzio, qu'il avait piloté en ses raids audacieux sur Fiume, sur Pola et sur Vienne. Dans toute l'Italie, il était célèbre.

La guerre terminée, Palli resta l'un des fervents de d'Annunzio. Il existe de ces cœurs qui sont assez riches d'enthousiasme et de bravoure, pour se permettre toutes les prodigalités...

Le 19 mars 1919, il part de l'aérodrome de Padoue, pour porter un message à Paris, en passant par Chambéry où une escale avait été prévue. Le beau ciel bleu d'Italie fait miroiter ses ailes au-dessus des plaines lombardes, et il s'élançait à toute allure vers la France.

Déjà, il aperçoit, devant lui, les crêtes neigeuses des Alpes. Déjà, le voici qui plane au-dessus des hautes montagnes.

Mais un brusque changement se produit alors, dans le ciel : ce n'est plus, ici, l'azur calme et tiède de la péninsule ensoleillée, mais, au contraire, un vent humide et froid qui descend du nord et vient s'engouffrer sous les ailes de l'homme-oiseau. Le

vent ne serait point trop inquiétant s'il ne charriait avec lui d'énormes masses de brume, qui se gonflent et grossissent de toutes parts, s'étalent et s'accumulent au-dessus des vallées, enveloppent les montagnes, et, coiffant les plus hautes cimes, s'élèvent toujours davantage dans l'espace.

Le brave pilote s'enfonce hardiment dans cette mer de nuages. Il est sûr de sa direction et, à tire d'aile, il coupe la grisaille indistincte qui noie et la terre et le ciel.

Il va comme la flèche, droit devant lui.

Tout à coup... malheur !... Un haut fantôme blanc surgit au milieu de cette grisaille et barre le chemin...

C'est le mont Pourri !

Immuable, formidable sous son armure de roches et de glaces, le mont Pourri dresse sa cime comme un sinistre écueil, devant cet homme audacieux qui vient troubler sa solitude et court se briser contre lui...

Mais, non, cependant. L'homme, par une manœuvre rapide, réussit à esquiver en partie le choc affreux. Il ne peut éviter, toutefois, que l'une de ses ailes ne soit déchirée, en frôlant les rochers et les glaces. La secousse, quoique atténuée, n'en est pas moins rude. L'oiseau, blessé et arrêté dans son élan, va se poser sur une sorte d'esplanade que le glacier forme en cet endroit, et, en se posant, il s'enfonce dans la neige. Car on est au 19 mars, ne l'oublions pas, et toutes les montagnes, de la cime à la base, sont revêtues d'une épaisse couche de neige mate, qui commence à fondre.

L'homme, pourtant, est indemne. Il se dégage de son appareil et jette un regard de dépit et de colère sur le mont qui estombe dans le brouillard sa cime fatale.

Le mont reçoit ce regard sans sourciller, impassible et silencieux, il continue à s'envelopper de

brume... Et la brume, de moment en moment plus compacte, s'amasse et se presse, et se tasse en sombres volutes autour des neiges et des rochers.

— *Santa Madonna*, sainte Vierge ! s'écrie le naufragé, que vient-il de m'arriver !... Et ce ne me semble point trop gai, par ici ! En quel pays suis-je tombé ?...

De nouveau, il considère le mont lugubre, puis il tourne un œil navré vers son appareil dont l'aile est déchirée. Peut-être, cependant, cette blessure ne constitue-t-elle pas un empêchement absolu... Il essaye de remettre en marche le moteur, et — tout espoir n'est point perdu — le moteur ronfle de nouveau.

Dans les villages de la vallée, on l'entendit fort bien. Des « poilus » qui avaient fait la Guerre de 1914-1918, reconnurent ce ronflement bien caractéristique. Ils se dirent : « On croirait un avion en panne, là-haut... »

Mais où se trouvait-il exactement, cet avion, dans ce brouillard ?... Le moteur, du reste, finit par se taire, et l'on n'y pensa plus.

Le temps coule...

Le courageux pilote n'a pu détacher son appareil des neiges où il s'est enlisé. D'ailleurs, cette aile endommagée, c'est l'une des avaries : ce n'est malheureusement point la seule.

Il faut renoncer à l'oiseau. Il faut l'abandonner là, gisant sur le glacier, et songer à se tirer d'affaire, non plus avec les ailes, mais avec les jambes.

Cependant, quelle brume épaisse !... Épaisse à couper au couteau; épaisse à ne rien distinguer à quatre pas devant soi ! A moins de l'avoir vue, nul ne saurait s'en faire une idée, de cette brume qui, presque toujours, accompagne le dégel, sur nos montagnes. Lorsqu'on se trouve, dans une brume

pareille, au sommet d'un vaste glacier, en pays complètement inconnu et désert, où aller ? de quel côté se diriger ?

Palli se met en marche quand même, à travers la neige, un peu au hasard. Combien de temps erre-t-il là-haut ?... Enfin, il réussit à se rendre compte de la pente générale que suit la montagne, et il s'évertue à descendre, le long de cette pente. « En bas, pense-t-il, je trouverai sûrement la vallée, une route, un village... »

Mais il y a loin, du sommet de la montagne au fond de la vallée !

Raison de plus pour se presser... Et il marche, et il s'élançe, appelant toute sa volonté à son aide. Il enfonce profondément à chacune de ses enjambées ; la neige mate, à chacune de ses enjambées, l'emprisonne jusqu'à la ceinture. Tout son corps est en eau, et il a beau s'élançe : il n'avance qu'avec une extrême lenteur... Ah ! l'affreuse neige que la neige de mars ! Elle a bientôt raison des forces d'un homme.

Mais elle n'aura point raison des forces et du courage de l'intrépide Palli. Car Palli en a vu bien d'autres, durant la Grande Guerre ! Et quand on a réchappé à tant de périls, ce n'est pas un peu de neige, assurément, qui vous arrête !

Cependant, le mont Pourri, enveloppé de son épais brouillard, sentait ce pauvre atome humain se débattre sur ses vastes flancs. Il tenait sa proie. « Je ne le lâche plus » se disait-il.

Le vaillant jeune homme marche toujours. A de certains endroits, des rochers, brusquement, tombent à pic devant lui. Il n'en voit pas le fond. Il ne voit, en haut, en bas, que la brume. Et il doit entreprendre un long détour pour chercher quelque passage.

Hélas ! il a beau redoubler d'effort et d'ardeur !

Voici la nuit... La nuit qui, par degrés, ajoute son obscurité à l'obscurité de la brume.

Que fit-il, pendant cette sombre nuit qui devait être, pour lui, la dernière ? Il est probable que complètement aveuglé, il s'arrêta. Et, baigné de sueur las, exténué, il la passa, cette dernière nuit, sur le glacier, immobile et seul dans la brume froide qui le pénétrait.

Oh ! qui saura jamais les angoisses de ce pauvre garçon de vingt-trois ans, pendant cette nuit-là ? Combien de fois, dans cette brume et cette obscurité profonde, songea-t-il à sa belle Italie, où les soirs sont si transparents, si pleins d'étoiles ? Combien de fois revint à son esprit l'image de ses amis de sa famille, de ses parents ! Et aussi, peut-être l'image de quelque belle jeune fille, aux yeux noirs, aux noirs cheveux, qui l'attendait là-bas...

Puis, avec le jour qui paraît, c'est l'espoir qui remonte dans le cœur du héros. Aux premiers indices de l'aube, *avanti ! avanti!*... en avant ! en avant ! Il secoue ses noirs pressentiments ; il secoue l'horrible froid de la nuit, et il part de nouveau.

Par malheur, la brume est devenue plus compacte encore que la veille. On dirait une sorte d'ample cagoule, impénétrable et lourde, qui affuble la montagne et qui l'accable.

Néanmoins, il descend, il descend. Et il arrive au pied du glacier.

Maintenant, la vallée n'est plus très loin sans doute...

Il n'est point, toutefois, au bout de ses épreuves. Voici que, sous ses pas, des rochers rébarbatifs s'abaissent, de précipice en précipice, séparés par des bancs de neige qui sont disposés de gradin en gradin. Pour aller plus vite, et ne sachant trop quel autre

chemin adopter, il se met à descendre à travers ces rochers. Il s'y cramponne de ses deux mains, que des gants protègent, et, quand il tombe, il se trouve toujours quelque bonne épaisseur de neige pour recevoir son corps, amortir sa chute et l'empêcher de rouler trop loin.

Ses gants, déchirés aux aspérités des roches, ne sont plus qu'une gêne pour ses mains. Il les jette (On les a retrouvés, par la suite). Pour protéger ses doigts, ou pour essuyer les blessures qu'il s'est faites, il tire des mouchoirs de ses poches et il les jette à leur tour, quand ils sont hors de service (On les a retrouvés aussi, maculés de son sang, marqués à son chiffre.)

Enfin, sorti sans trop de dommage de ce mauvais pas, il peut croire que le plus difficile est surmonté. Il peut se croire sauvé. Il en sera quitte pour ces quelques blessures qui ne sont, après tout, à ses yeux, que des écorchures... plus ou moins profondes.

Mais il a dépensé, dans ces derniers efforts, ses dernières énergies. A présent, du moins, il va rencontrer une route, des maisons, des hommes, et il sera sauvé. Il est temps qu'il se repose, car il est à bout de forces.

Il avance encore de quelques centaines de mètres sur la neige durcie d'une avalanche qui s'est précipitée du mont, durant l'hiver, ce qui le conduit jusqu'au fond même de la vallée. Et que rencontre-t-il alors ? un chemin, un sentier, des pas humains ?

Non, rien de tout cela, hélas ! Mais l'avalanche se termine, béante, au-dessus d'une rivière qui gronde sourdement au fond d'un gouffre...

On ne passe pas !...

Et rien, ni un sentier, ni une maison dans cette vallée ! La solitude complète... Et la fatigue, la fatigue immense, la fatigue qui vous écrase et vous anéantit. La fatigue, plus forte que tout...

Cette rivière, c'était l'Isère. Et des maisons, il y en avait pourtant : deux maisons habitées, à moins de cinq cents mètres, et, un peu plus loin, un pont. Puis, la grand'route, des villages...

Palli, dans la brume, ne les aperçoit pas.

« Pauvre de moi ! se dit-il, où suis-je donc ? En quel pays ?... Partout, la neige, le désert !... O mes chers parents ! ô ma chère Italie !... J'ai fait tout ce que j'ai pu... Je me meurs de fatigue... Mes oreilles sont pleines de bourdonnements. Mes yeux se ferment malgré moi. Je vais me coucher un moment, sur cette neige, pour me reposer. Peut-être, ensuite, pourrai-je me remettre en marche, de nouveau... »

Avant de se coucher, il appela, paraît-il. Les habitants des maisons voisines entendirent vaguement une voix, dont le souvenir leur revint, plus tard. Mais, dans la brume, ils ne purent rien apercevoir. D'ailleurs, cet appel qu'ils avaient à peine entendu, et encore moins compris, ne se renouvela plus et personne ne s'en inquiéta davantage.

Palli s'était allongé sur la neige, appuyé sur son coude, et la tête dans sa main, au bord de l'Isère, non loin des habitations. Le sommeil, alors, abaissa lourdement ses paupières.

Sommeil perfide ! Celui qui, complètement épuisé, s'y abandonne, sans rien sous lui que la neige glaciale, ne se réveille plus.

Natale Palli ne se réveilla plus. C'est là qu'on le retrouva, le lendemain, inanimé et froid, le corps allongé, la tête sur sa main, dans l'attitude d'un homme qui se repose un moment, pour repartir ensuite.

Le moment s'était prolongé dans l'éternité...

C'est le mercredi, dans l'après-midi, que les gens des villages avaient entendu ces ronflements de

moteur, sur la montagne. Toute la journée du jeudi se passa et le matin du vendredi éclaira de nouveau la vallée.

Or, voici ce qui arriva, le vendredi matin.

En l'une de ces maisons non loin desquelles Palli s'était couché pour ne plus se relever, deux frères habitaient ensemble. L'un des deux, maniaque et déséquilibré, avait quitté, depuis la veille, le domicile commun; l'autre, dans l'inquiétude de ce qu'était devenu son compagnon, se mit à explorer les alentours. La brume s'était un peu dissipée, et cet homme, donc, qui était à la recherche de son frère aperçut, à peu de distance devant lui, quelque chose de sombre sur la neige uniformément blanche. Cela ressemblait à un corps humain.

— C'est peut-être mon frère, se dit-il, qui est allé se coucher là...

Il s'approcha.

C'était Palli.

En cherchant le maniaque, on trouvait le héros. Mais trop tard, malheureusement...

Palli portait cet uniforme d'officier de l'armée italienne que, durant toute la Grande Guerre il avait illustré par son courage et par ses exploits. Il avait encore, étendu sur la neige, l'air de dormir. Mais la mort avait remplacé le sommeil.

Le corps fut d'abord transporté à Sainte-Foy ; on le dirigea ensuite sur Chambéry, où un imposant cortège suivit cette glorieuse dépouille qui fut enfin rendue à l'Italie.

Plus tard, en face de l'endroit où Palli avait succombé, on dressa, sur le bord de la route, cette pierre avec cette inscription, autant pour honorer l'intrépide aviateur que pour rappeler au voyageur qui passe, la fraternité de deux peuples qui se sont maintes fois tendu la main par-dessus les Alpes et qui

maintes fois, ont mis en commun l'héroïsme et la gloire.

Et me voici donc moi-même, à présent, auprès de ce petit, mais fier monument. De l'autre côté de l'Isère, devant moi, le mont Pourri, vêtu de neige coiffé de brume. Devant moi aussi, cette avalanche qui se termine à pic, sur la rivière.

En 1919, une semblable avalanche était descendue en cet endroit, et c'est là-dessus que Palli avait pour toujours arrêté ses pas, après avoir vigoureusement lutté pour s'arracher à l'inexorable étreinte de la montagne. C'était également par une journée de mars, pareille à celle-ci, c'est-à-dire bruineuse et sombre. Mais la brume, alors, était encore bien plus compacte qu'aujourd'hui et n'enveloppait pas seulement la cime des montagnes : elle emplissait aussi tout le fond de la vallée, à tel point que le glorieux et infortuné aviateur ne put distinguer les maisons, cependant si proches de lui.

Avant de quitter ces lieux, pleins du souvenir de ce tragique événement, j'adresse un dernier regard à cette modeste pierre élevée en l'honneur de Palli qui mourut à vingt-trois ans et vécut assez pour rendre son nom immortel. Certes, la Savoie peut être fière de ce héros, à l'égal de l'un de ses propres fils ; car les héros enorgueillissent à la fois la terre où ils naissent et la terre où ils tombent. Et, plus encore, c'est l'amitié de deux grandes nations que celui-ci après tant d'autres, a scellé de son trépas.

De retour à Sainte-Foy, je retrouve M. Arpin qui m'attend, comme il me l'avait promis. Il me conduit dans la salle de la mairie, m'arrête devant un portrait qui occupe la place d'honneur, et prononce ces simples paroles :

— Le voici... c'est lui...

Nous nous découvrons, sans rien ajouter, et je le contemple longuement.

Il est là, dans une attitude calme et pensive, la tête un peu inclinée, le buste serré dans sa capote de soldat. Le front s'épanouit noblement, avec une grâce virile en ses contours à la fois souples et fermes. La face est d'un dessin régulier et pur, et ce héros d'outre-Alpes a, par l'expression des yeux et du visage, les apparences d'une jeune fille. Il fait penser à ces madones de Raphaël, tout ensemble graves et souriantes, dans leur idéale beauté.

M. Arpin avait raison : c'était une charmante figure, en même temps qu'une âme d'élite. Et, de ce côté-ci des Alpes, en même temps que nous portons le deuil de sa mort, nous pouvons être fiers de sa gloire. C'est un frère que nous avons adopté et qui est à nous désormais, aussi bien qu'à sa première patrie.

Ce même soir, j'ai quitté Sainte-Foy. Au départ, je me suis tourné encore vers le mont Pourri, formidable et superbe, avec ses rochers, ses neiges et ses brumes.

Même après qu'elle a tué, la montagne force notre admiration : elle n'est si sublime que parce qu'elle est terrible.

Elle brise de temps en temps ses magnifiques sapins, ses fils et l'orgueil de ses flancs. Elle choisit d'ordinaire, pour ce sacrifice, les plus beaux et les plus audacieux. De temps en temps, il lui faut un homme aussi à briser : un homme au cœur vaillant, à l'âme noble et fière.

Elle avait reconnu en Palli l'un de ces hommes-là. Elle lui avait crié : « Halte-là, jeune héros !... Tu es digne de moi : sois à moi pour toujours... »

Et elle l'avait saisi et l'avait étouffé en sa farouche étreinte.